

TRANSFORMATIONS DANS LE MONDE DU TRAVAIL¹

“ Lorsqu’ils sont bien payés à la pièce, les ouvriers font facilement des heures supplémentaires, et ruinent leur santé et leur constitution en peu d’années. (...). Il n’y a rien de plus absurde que d’imaginer que normalement les gens travaillent moins pour eux-mêmes que quand ils travaillent pour des tiers. En règle générale, un travailleur indépendant pauvre sera plus assidu à la tâche qu’un travailleur journalier payé à la pièce . (...). La supériorité d’un travailleur autonome est encore plus grande par rapport à des employés engagés au mois ou à l’année et dont les salaires ne subissent aucune altération, qu’ils travaillent peu ou beaucoup.” (A. Smith)

1. TENDANCES GENERALES

1. Nous sommes entrain de vivre une transformation de société d’une telle ampleur qu’il vaut mieux l’appeler transformation de civilisation. L’un des principaux éléments de cette “mutation de civilisation” est le vecteur de la révolution technologique et organisationnelle actuelle, qui affecte directement les multiples formes productives. Cependant, ce vecteur n’exclut pas les autres dimensions structurantes ,desquelles il est indissocié: il les forme et est à la fois formé par elles. Nous nous trouvons face à des changements profonds et accélérés, qui, s’ils renforcent et augmentent le pouvoir de la logique capitaliste d’une part, approfondissent de graves impasses d’autre part:, et font surgir de nouvelles contradictions qui potentialisent paradoxalement le dépassement du mode de vie moderne-industriel-urbain lui-même². Il n’y a pas de direction uniforme, mais de nombreuses tendances, opposées même. Mais il n’y a aucun doute que le capitalisme s’est approprié de la troisième révolution technologique (même si des embrions d’autres modes de vie s’y dispersent également), ce qui rend ses précurseurs très euphoriques.

Au sein de cette transition complexe de civilisation, nous trouvons un monde du travail convulsionné dans un embrouillamini chaotique de transformations frénétiques. Dans un contexte où “tout ce qui est solide se dissout dans l’air”, où le concept de travail lui-même passe par des changements profonds - ce qui rend d’ailleurs difficile la caractérisation d’une classe ouvrière évanescence – (bien qu’Antunes la redéfinisse vaguement comme “classe qui vit du travail”), que pouvons-nous distinguer? Qu’est-il possible d’affirmer? Même s’il est

possible d'identifier de grandes lignes structurantes communes, celles-ci incident de façon très inégale sur une formation sociale capitaliste hétérogène, dans laquelle différents modes de production syntonisés dans des rythmes historiques distincts ont toujours coexisté. Dans ce sens, on remarque qu'il existe plusieurs "mondes du travail" profondément différenciés et amalgamés.

2. Nous sommes entrain de passer, en même temps, par une transition pragmatique qui change peu à peu notre cosmovision occidentale dualiste et manichéiste. De nombreux sociologues reconnaissent que l'on ne peut plus affirmer l'existence de la polarisation absolue et totalisante entre le capital et le travail, ni que celui-ci représente l'antagonisme déterminant de toute société. C'est une façon positiviste de voir la réalité. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il n'existe pas de classes ni de conflits entre elles, mais de comprendre que la vieille interprétation de la société divisée entre bourgeoisie et travailleurs devient de plus en plus insuffisante pour expliquer cette société complexe où la profonde division du travail amplifie l'hétérogénéisation de la classe des travailleurs, et rend incontournables les dissociations qui lui sont propres. La classe salariée ne tend pas à l'homogénéisation. Les travailleurs plus qualifiés, bien qu'ils vendent leur force de travail au capital et appartiennent à la classe des salariés, ressemblent plutôt à des travailleurs-capitalistes, par leurs affinités profondes avec les propriétaires des moyens de production. Quel est le trait d'union entre les salariés intellectuels porteurs de savoir scientifique et innovateurs au sein du processus productif, et les travailleurs domestiques, les fonctionnaires publiques, les ouvriers, les employés de bureau, les autonomes et les chômeurs? Il n'existe pas de perspective unique parmi ceux qui n'appartiennent pas à la bourgeoisie, mais plutôt des facteurs qui nous divisent (de subjectivité, de générations, de genre et d'étnies).

Malgré son haut niveau de polarisation et son fort antagonisme, le capital, en tant que rapport social, incorpore nécessairement les travailleurs dans sa logique de valorisation. Si l'on considère encore le haut niveau de division du travail et le consumisme généralisé, il est évident que la plupart des travailleurs a assimilé dans sa subjectivité la logique du productivisme utilitaire. Cette incorporation est également visible dans le fait que le processus de travail exige toujours plus de créativité et d'initiative de la part des travailleurs. En plus, quelques travailleurs spécialisés sont de véritables chefs d'entreprise à la Schumpeter. On ne peut pas non plus ignorer que la pulvérisation de la propriété du capital restructure profondément les rapports de classe: que dire des fonds de pension des travailleurs et leur rôle toujours plus important dans

le contrôle des grandes entreprises capitalistes? A la limite, on doit se poser la question suivante: qui sont les capitalistes?

3. Reconnaître ceci ne veut pourtant pas dire que les organisations de la société civile doivent accepter toute sorte d'alliances, puisqu'elles peuvent encore suivre le phare de l'émancipation humaine sans abandonner des principes éthiques comme celui de l'intransigeance par rapport à la corruption et à la violence. Malgré l'ambiguïté des grandes transformations du temps présent, le capitalisme existe encore et sa dynamique de démunition et d'aliénation devient de plus en plus aigüe. Mais il faut comprendre que le dualisme platonique et les vieilles métaphores mécanicistes et cartésiennes sont inadéquates à la compréhension des paramètres qualitativement nouveaux (le syncrétisme et le multiculturalisme croissants; la présence de jeux coopératifs où tout le monde gagne) à la lumière desquels se présentent les anciennes confrontations. Nous devons toujours nous méfier des soit-disant universalismes ou totalités abstraites, comme l'affirme Boaventura Santos (BS).

4. On constate généralement que le taylorisme-fordisme a été remplacé par des processus flexibles de production (normalement appelés toyotisme ou simplement post-fordistes). De nouvelles logiques d'organisation en forme de réseaux d'entreprises organisent les chaînes de production, en dépassant le modèle des entreprises intégrées verticalement, grâce à leur plus grande capacité de répondre vite à un marché toujours plus rapide. La révolution technologique actuelle permet de faire fonctionner des structures d'entreprises toujours plus vastes, en imposant le format entreprise-réseau dans les conglomérats. La tertiairisation qui en découle permet l'association de micro et petites entreprises, même de façon subordonnée, à la grande économie globale.

Les nouvelles technologies permettent d'atteindre un nouveau seuil dans le développement des forces productives: la production se mondialise, se fragmente dans différents pays. En général, le terme "globalisation" caractérise cette nouvelle étape de plus grand approfondissement de l'internationalisation du capital. La croissance du commerce inter-firmes met cette stratégie des grandes corporations globales en évidence. L'extraterritorialité, élément historiquement central du capitalisme, devient d'une actualité encore plus brûlante.

Bien que le capital financier flotte librement dans les circuits virtuels au sein de l'économie globalisée, la force de travail reste locale. Cependant, ceci n'empêche pas la connexion avec le circuit mondialisé de la valeur: par le moyen d'Internet: la force de travail qualifiée de toute la planète offre directement ses services aux grandes firmes capitalistes, sans devoir migrer de leurs villes d'origine. L'e-économie (économie de base électronique et informationnelle) réduit la capacité des Etats de contrôler les flux économiques globaux, ce qui érode les frontières du marché de travail.

5. Lors de l'examen des nouvelles structures occupationnelles, nous constatons qu'il existe plusieurs variations significatives et même contradictoires d'un pays à l'autre. Mais en lignes générales, l'individualisation est croissante, et la diversification toujours plus grande dans les rapports de travail, ainsi que l'incorporation massive des femmes au sein de la force de travail rémunérée. Tout comme la paysannerie autrefois, le prolétariat industriel se réduit aussi, confirmant les thèses déjà classiques de Gorz dans "adieu au prolétariat".

Cependant, s'il existe une ligne générale de déplacement de l'emploi industriel vers une plus grande importance du secteur de services, Castells trouve, au sein des pays du G-7, quatre modèles différents de cette transition: i) celui de "l'économie de services" (USA, Royaume Uni et Canada), qui met plus l'accent sur les services liés à la gestion du capital; ii) celui de "production industrielle" (Japon et Allemagne) où l'emploi industriel se maintient encore à un niveau élevé, malgré sa réduction, avec une présence plus importante des services liés à la production (services industriels); iii) une position intermédiaire (France) qui conjugue une économie de services avec une base relativement forte; iv) et de l'économie basée sur des réseaux de petites et moyennes entreprises et une forte présence du travail autonome (Italie).

Mais il y a un processus de désalarisation qui s'impose spécialement dans tous les pays, provoquant une crise de la société salariale basée sur le travail salarié à partir de contrats à long terme, et qui a développé des mécanismes de sécurité liés à l'emploi (Castel). Un marché de travail dualiste se développe avec la croissance d'un "secteur diffus", entre l'emploi et le chômage, processus que beaucoup nomment latino-américanisation ou brésilianisation de l'économie. Les "îles" immensément privilégiées au milieu d'une mer de misère et de désespoir typique des conditions de vie du "tiers-monde" s'étendent aux pays

plus riches. Bien que la plupart de la force de travail soit encore salariée, les économies avancées tendent à s'approcher de ce qui caractérisait le tiers-monde, où un tiers seulement en moyenne de la force de travail était incorporée au marché de travail formel.

Le cadre général du marché de travail décrit par Harvey à la fin des années 80 se reproduit dans la plupart des nations. Le centre est formé d'"artisans électroniques", qui, jouissent d'une plus grande autonomie et aussi de plus de sécurité dans leur emploi et sont pleinement intégrés dans le processus productif. Dans la périphérie nous trouvons deux groupes de travailleurs: les détenteurs de capacités qui abondent sur le marché; ils exercent des activités à temps complet et sont marqués par la rotativité de l'emploi et par le peu de possibilités de carrière. Le second groupe inclut les travailleurs à temps partiel, casuels, soumis à une insécurité encore plus grande. La tendance de base est d'employer toujours plus une force de travail flexible, en réduisant le nombre de travailleurs "centraux".

La réorganisation de la division internationale du travail provenant de l'intensification contemporaine des flux économiques globaux et de la restructuration productive, augmente les inégalités, engendrant un nouveau type de comportement dans les rapports de production: le capital préfère toujours plus exploiter le travail humain au moyen de l'achat de services, au lieu d'engager de la force de travail (Singer), car il augmente ainsi sa rentabilité – comme l'indiquait déjà Smith ci-dessus. La relocalisation spatiale des activités productives redessine les espaces urbains et ruraux, en changeant non seulement les rapports de travail, mais également les comportements sociaux, avec la multiplication du travail à distance et à domicile.

6. Le processus contemporain de planétarisation, qui affirme la centralité du marché mondial, exige des sociétés qu'elles ouvrent leurs marchés internes à la compétition internationale, et de l'Etat sa réforme (privatisation), en réduisant ce dernier au rôle de régulateur et fomenteur de politiques socialement compensatoires. La *lean production* engendre le dérèglement et le démantèlement des lois de protection sociale, en érodant les structures d'intégration sociale produites par le keynesianisme-fordisme, mais sans les remplacer par d'autres équivalentes (Coraggio); encore un élément qui rapproche les pays plus industrialisés des pays du Sud qui possédaient déjà un système précaire de protection sociale.

7. la plus grande mobilité du capital a pour effet de faire reculer le mouvement syndical, en forçant les secteurs les plus organisés de travailleurs à accepter une détérioration des conditions de travail (qui augmentent leur sentiment d'insécurité). Le capitalisme se rénove, et conserve en même temps son essence (Cattani). Le pouvoir de chantage des grandes entreprises n'a jamais été aussi efficace; il a réduit drastiquement le champs d'action du mouvement syndical. Aux USA, 50% des entreprises emploient la menace pour faire pression sur les syndicats lors du transfert de la production vers d'autres lieux (Dupas).

Dans ce contexte de nouvelles conditions d'oppression et d'exclusion, le défi du syndicalisme est de construire un arc de solidarité plus ample, plus adéquat à ces conditions (BS), en allant au-delà de son action toujours plus institutionnalisée et centrée sur les revendications travaillistes des "corporations de métier". Les syndicats sont restés prisonniers des positions corporatives limitées *"quand l'intérêt des destinataires est considéré moins important que celui de ceux qui sont directement engagés dans la production(...)* Il y a corporativisme quand on suppose que chaque revendication des travailleurs s'ajoute aux autres, ou mieux, que chacune exprime un même principe, qui est celui de la justesse et de la justice de l'action des travailleurs, en renonçant ainsi à un projet global de société qui serait plus que la simple somme de projets sectoriaux" (Ribeiro). Fuir le piège du corporativisme est un grand défi: si nous ne pouvons nier l'existence et l'importance des corporations, nous ne pouvons toutefois pas réduire la pratique politique syndicale aux intérêts particuliers de celles-ci, puisqu'il s'agit de la conjuguer au sein d'une vision globale de la socio-économie du travail.

8. Aujourd'hui, nous nous heurtons au paradoxe de vivre dans une société de travail sans "travail". Société de travail, parce que c'est une société construite autour de l'éthique du travail³: Dans cette éthique, le travail est le principe fondamental et organisateur de la vie – nous vivons pour travailler. C'est par l'exercice d'une profession que les gens acquièrent une identité sociale. Mais cette société se compose de plus en plus de travailleurs sans travail, car le marché de travail rétrécit: C'est le résultat de la réduction de la quantité de travail socialement nécessaire, phénomène provenant aussi bien de l'avènement de nouveaux types d'organisation productive – tertiairisation, flexibilisation, d'où la précarisation conséquente du rapport de travail, ainsi que de l'avènement de technologies nouvelles. Il ne s'agit pas vraiment de la disparition du travail, mais de sa mutation. En fait, il existe beaucoup de travail,

mais les rapports entre les entreprises et les travailleurs ont subi une grande métamorphose.

Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau, car le capitalisme n'a jamais créé le plein emploi, il a toujours produit une "surpopulation relative" (l'"armée de réserve"), provoquant ainsi la migration de millions de personnes. Ce qui est nouveau, c'est sa généralité et sa puissance, par l'accentuation des tendances d'exclusion⁴.

Le travail n'a pas été non plus une source de citoyenneté pour le travailleur (surtout dans les pays sous-développés), ni un moyen d'intégration sociale des personnes (ce qui amène Gorz à dénoncer l'idéologie du travail, cette "farce maudite"). Pourtant, sans aucun doute, l'emploi stable est considéré toujours plus comme le privilège d'une minorité. En d'autres termes: les ouvriers d'aujourd'hui se rendent compte qu'ils ont quelque chose de plus à perdre que leurs chaînes: avec la restructuration industrielle actuelle, certains d'entre eux découvrent que ce qui est pire que se faire exploiter par les capitalistes, c'est le malheur de ne pas être exploité du tout (Robinson), que ce qui est pire que la dépendance, c'est l'abandon (Weffort), l'exclusion. Quant à celui qui reste hors du monde de l'emploi et du travail flexible? Sera-t-il perdu pour l'économie? Condamné à la misère?

En incluant seulement quelques segments compétitifs dans son espace d'accumulation, le processus darwiniste de mondialisation et de restructuration productive s'est montré incapable d'absorber en tant que force de travail salariée la population croissante, ce qui approfondit la polarisation sociale déjà existante de la planète, et aggrave le drame de nos sociétés périphériques. La désorganisation des formes fordistes de travail ont abouti à une précarisation des classes travailleuses et à une croissance des tendances à la dualisation socio-économique et la fragmentation sociale, en rendant encore plus complexes des sociétés déjà hautement hétérogènes. Apparemment, le système économique ignore une masse toujours croissante de personnes; cette masse devient disfonctionnelle et n'a pas de perspective d'être absorbée par le système productif. C'est la constatation cruelle selon laquelle la plupart des pauvres se trouve dans les rues pour y mourir.

II. ALTERNATIVES

9. Il n'est plus possible de penser qu'une continuité entre le développement des forces productives et l'émancipation va de soit. La croyance selon laquelle seule une société hautement industrialisée permet de libérer les potentiels humains s'est cassée. Le retour croissant de la problématique du rapport entre économie et culture a contribué de façon décisive à l'érosion de la foi illuministe en une modernisation intégratrice qui émane de la marche ascendante de l'histoire. Giddens et Inglehart, entre autres, ont souligné le rôle significatif du changement de valeurs dans les pays plus riches qui montrent cette érosion. Dans ces pays spécialement, l'augmentation du revenu ne contribue pas nécessairement à une augmentation du bien-être. Au Brésil particulièrement, Buarque a insisté maintes fois que ce n'est pas par la voie industrielle que l'on résoudra le problème de la pauvreté.

10. Les propositions ayant pour but de surmonter la crise par l'émancipation des masses sont nombreuses: cela va de la redistribution des emplois par la formule "travaillons moins afin que tous travaillent", en socialisant le potentiel de temps libre créé grâce aux nouvelles technologies (Aznar)⁵, jusqu'aux propositions du droit à la rente à vie, conjointement à la reconnaissance des activités communautaires (il s'agit ici du "troisième secteur d'économie sociale" qui fournirait, à travers du volontariat, le grand volume de services nécessaires à la reproduction de la vie sociale, et qui étaient fournis autrefois par la "grande famille" et que les institutions d'État n'ont pas eu l'efficacité suffisante de créer. – Rifkin). Le programme "bourse-école" est une innovation brésilienne qu'il convient de mettre en évidence ici. Mais le fait de surmonter la crise contemporaine dans le sens d'obtenir un monde plus humain (en établissant un nouveau pacte social nécessaire au transfert des gains de productivité des corporations vers la société) n'advient pas sans acteurs sociaux organisés et sans lutte politique (sinon, nous ne ferons que constater l'adieu au travail et au prolétariat, pendant que le pouvoir des conglomérats se renforcera toujours plus), ni sans la construction d'un autre imaginaire social (donc: nous n'en sommes pas à réduire la problématique du sujet à l'analyse des classes. La construction de sujets politiques est aussi la construction d'une contre-hégémonie, d'une culture).

11. Nombreux sont ceux qui perçoivent dans la crise contemporaine une occasion d'élargir la notion de travail, en la libérant de son contenu industrialiste-productiviste et aliénant. Comme le travail fait partie de la vie (et pas le contraire), différencier travail d'emploi permet de comprendre que le travail recouvre une surface plus ample que l'emploi, et qu'il n'existe pas seulement au niveau de la production de biens, mais aussi au niveau de la reproduction de la vie, en engageant les tâches de la reproduction sociale et de la reproduction de la nature. La solution pour le chômage ne serait pas l'emploi, mais le travail émancipé dans ses différentes formes. On montre le besoin de rompre le lien entre travail et revenu (entendu ici comme droit d'accès de chacun au flux de richesses que l'on produit). "Il n'est pas possible de faire dépendre le revenu du citoyen de la quantité de travail dont l'économie a besoin" (Gorz). Chercher un emploi (et un salaire) ne pourrait plus continuer à être l'unique objectif qui donne du sens à nos vies. Nous réaffirmons ce qui a été établi lors de la rencontre latino-américaine de culture et Socio-économie Solidaires (Porto Alegre, 1998): "... nous rejetons la réduction du travail humain restreint uniquement à des activités rémunérées par le marché, délimitées par un horaire et limitées dans les engagements, normalement identifiées comme emploi. Nous reconnaissons le besoin de récupérer la racine historique du sens du travail et sa dimension humanisante. Nous comprenons ainsi le travail comme toute action et processus transformateur, créatif, libérateur, orienté vers le développement de la personne, des autres et de la société humaine, personnellement et socialement responsable, dans un sens intégrateur de chacun avec soi-même, avec chaque autre, avec la société et avec la nature".

12. Cependant, le débat autour du désordre du travail révèle une récupération intéressante de la signification du travail pour l'être humain, en cassant l'enchantement séducteur du discours du temps libre (qui mérite sans doute d'être étudié sérieusement). Les critiques ayant trait au bonus universel , en plus de montrer que la garantie d'un revenu minimum peut perpétuer la société à deux vitesses, soutiennent également que le fait de travailler empêche le surgissement d'un sentiment d'inutilité, et permet à l'être humain d'établir un contact avec le monde et avec les autres, affirmant sa citoyenneté. En faisant le monde, nous nous faisons nous-même, disait Marx dans les manuscrits de 1844. Le travail n'est pas une valeur en extinction, mais il possède une dimension anthropologique en tant qu'élément constitutif de la condition humaine. Cette réaffirmation de la valeur du travail ne se confond pas avec la glorification calviniste-hégélienne-marxienne de l'éthique du travail, parce que cette éthique a déjà perdu une grande partie de sa force de persuasion, surtout sur la jeunesse (Offe, Schaff). Si le travail cesse d'être LE facteur de

socialisation, il reste toutefois un facteur d'intégration sociale. La crise du concept moderne de travail (vu comme une activité sociale différenciée des activités de subsistance) révèle que cette forme de travail est une création socio-historique cosubstantielle de la modernité industrielle et non pas une catégorie ontologique, car, pendant des millénaires, l'humanité a vécu sans travail salarié, et continuera à vivre sans lui pendant très longtemps encore. Le défi contemporain consiste à surmonter la société salariale à travers la revendication du travail, ce qui nous amène à repenser et à élargir le droit au travail (Castel).

La quête de nouvelles dimensions du travail et d'alternatives n'amène pas à l'abandon de la lutte pour le droit au travail comme dimension fondamentale de la citoyenneté. Dans ce sens, la garantie indispensable au revenu basé exclusivement sur la condition de citoyen ne pourrait se réaliser sans contrepartie productive qui présupposerait un engagement professionnel (il existe un *"lien indissoluble entre le droit au revenu et le droit au travail"* –(Gorz), sauf dans le cas du troisième âge et des personnes incapables de travailler.

13. De toute façon, les métamorphoses du travail ont permis de rompre certaines prisons conceptuelles qui soumettaient la discussion du travail à celle de l'emploi, et nous permettent de réfléchir à la question du travail en allant au-delà de sa condition de simple facteur de production (force de travail). Nous pouvons maintenant affirmer facilement que vendre sa capacité de production au capital n'est pas l'unique façon, ni la plus libre, de gagner sa vie, ainsi que de mieux soupeser les possibilités qui se présentent au sein de la matrice occupationnelle des pays périphériques, où la plupart de la population économiquement active n'a jamais été insérée formellement sur le marché du travail.

Dans les pays développés, le démontage de l'Etat-providence a suscité une recherche fébrile de nouveaux mécanismes de solidarité. Nous ne pouvons pas oublier que les défis qui s'offrent à la périphérie et à la semi-périphérie sont en partie différenciés des pays capitalistes les plus développés. La crise qui provient de la restructuration productive et de la globalisation économique dans les pays périphériques est aggravée par le collapse simultané du modèle de remplacement d'importations. En plus, comme ces pays n'ont jamais été exactement des sociétés salariales, leurs voies vers la construction de la citoyenneté ne sont pas les mêmes que celles que l'on présente aux sociétés qui ont construit leur base d'intégration sur le travail salarié. Tout le grand effort

de la part des peuples du Sud pour inventer de nouvelles solidarités à un autre sens: d'abord, il est nécessaire de reconnaître ici ce que les plus pauvres font déjà, puisqu'ils n'ont jamais dépendu du faible Etat-de-bien-être.

Dans ces pays, la construction de projets alternatifs exige que l'on considère attentivement la symbiose profonde qui existe dans ces sociétés entre l'archaïque et le moderne. Un préjugé arrogant existe encore parmi les classes moyennes les plus intellectualisées (et des élites en général) des pays périphériques surtout, contre ce qui est archaïque, contre nos populations métissées, caboclas, caffuses, paysannes (considérées tout au plus comme exotiques, et objets d'études des anthropologues). Même la pensée marxienne et engelienne a contribué au fait que la gauche stigmatise elle aussi les plus humbles, en traitant les plus pauvres de façon dépréciative, comme "rebus du prolétariat" (dans "Le Capital"), "putréfaction passive du vieil ordre" (dans "Manifeste Communiste"). Cette incompréhension découle aussi de l'énorme distance sociale qui sépare le plus pauvres des classes moyennes universitaires dans les pays du Sud; elle est aggravée par la prédominance d'une science sociale colonisée, aliénée par rapport à nos réalités et non engagée dans leur transformation (Martins). Aveuglés par la lumière illuministe, nous découvrons surpris les Carolina de Jesus, Chico Mendes, Dona Pureza et Rigoberta Menchu, après leur consécration internationale, évidemment.

Il faut reconnaître que du quotidien des classes populaires surgissent non seulement de grands leaders, mais aussi un cercle protecteur d'initiatives économiques autonomes (si nous observions mieux la dynamique de la société brésilienne, nous n'aurions pas besoin d'avoir recours aux sciences physiques pour comprendre la théorie du chaos et la naissance de l'ordre à partir du désordre). Les réseaux de solidarité informels offrent quelque protection hors du marché. Sous la ligne de flotaison de la formalité juridico-institutionnelle "*nous trouvons bien plus qu'un manque de loi. Ce n'est pas un territoire vide de valeurs ou de sociabilité*" (Fernandes).

NOTAS

1) Texte du Prof. Armando de Melo Lisboa

2) L'amalgame du vaste processus civilisatoire de la modernité avec le capitalisme a permis à ce dernier de surmonter sa condition de moyen de production en le transformant en manifestation hégémonique de la sociabilité moderne.

3) L'inscription à l'entrée d'Auschwitz révèle tragiquement l'esprit de notre civilisation : "Le travail rend libre".

4) Martins, Souza et Castel nous rendent attentifs à l'inadéquation de cette catégorie, car personne n'est totalement exclu (seulement les morts, et même, seulement après une mort lente symbolique): ce qui existe, ce sont des processus précaires d'inclusion. L'abus rhétorique du mot "exclusion" ignore et recule au-delà de Periman ("Le mythe de la marginalité". Paz e Terra, 1977) et toute la solide littérature latino-américaine sur la marginalité, qui ont déjà démontré la fonctionnalité de la pauvreté. Cependant, ce concept a le mérite de montrer l'amplitude de la pauvreté contemporaine, et les formes nouvelles d'inégalité sociale qui réduisent de façon décisive les formes et l'espoir de mobilité sociale, révélant ainsi une logique économique-sociale de fragmentation, qui, au lieu d'intégrer, polarise et différencie les êtres humains.

5) D'après Singer, la réduction de la journée de travail est nécessaire mais insuffisante pour réduire l'exclusion, car elle n'empêche ni ne réduit la diversification au sein des rapports de travail. Comme le travail salarié a cessé d'être l'unique option d'emploi, la grande entreprise opte pour le travail autonome, sous-traité, temporaire, de façon à ce qu' "*une éventuelle réduction de la journée de travail puisse ne pas se traduire par une augmentation du nombre de postes de travail salarié. Elle peut même le diminuer*".